F. ALENGRY

LES VERTUS MORALES
du Génie et de l'Œuvre

DE

PASTEUR

CAUSERIE DU CENTENAIRE (1822-1922)
DÉDIÉE A LA JEUNESSE DES ÉCOLES



Annexes : Quelques pensées de Pasteur sur les Universités Régionales et l'Enseignement Supérieur ;
Adresse votée par le Conseil de l'Université de Besançon

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION NATIONALE
- - PUBLICATIONS A. PICARD - -
- - PARIS, 9, RUE HAUTEFEUILLE - -

LES VERTUS MORALES

DU GÉNIE ET DE L'ŒUVRE

DE

PASTEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLICATIONS ALCIDE PICARD

L'Alcoolisme, brochure in-12, 1901.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, commentaires et textes historiques, brochure in-12, 1901, 3e édition.

Psychologie et Éducation, 3 vol. in-8o, 21e édition.
Le troisième volume de cet ouvrage *(Psychologie et morale appliquées à l'Éducation)* a été traduit en italien, Rome, librairie J.-B. Paravia et Cie.

Précis de Droit Usuel (Droit public, Droit civil). *4e édition revue et mise au courant des lois et projets de lois les plus récents.* — 1922.

LIBRAIRIE ALCAN

De Jure apud Leibnitium *(Thèse de Doctorat)*, in-8o, 1899-1900.

Essai historique et critique sur la Sociologie chez Auguste Comte, in-8o de XVII-512 pages, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 1900 *(épuisé)*.

DIVERS

L'Ecole dans la Prison (*Revue Pédagogique*, no du 15 avril 1901, pages 313 à 334).

Les Œuvres solidaristes dans l'Enseignement primaire, 1901.

La Mutualité (*Ibid.*, no du 15 mars 1904, pages 253-263).

L'Ecole laïque et les Lois scolaires de la 3e République.

La Mutualité *(Ligue française de l'Enseignement)*.

LIBRAIRIE V. GIARD ET A. BRIÈRE

Condorcet, guide de la Révolution française, théoricien du Droit constitutionnel et précurseur de la Science sociale, in-8o de XXIII-891 pages, 1904.

F. ALENGRY
Agrégé de Philosophie - Docteur ès Lettres et en Droit
Recteur de l'Université de Besançon

LES VERTUS MORALES
du Génie et de l'Œuvre

DE

PASTEUR

CAUSERIE DU CENTENAIRE (1822-1922)

DÉDIÉE A LA

Jeunesse des Écoles

1923

AVANT-PROPOS

Les grands Corps savants de la Capitale et la Sorbonne, les Universités de Province et celles de l'Étranger, ont commémoré, en Décembre 1922, le centième anniversaire de la naissance du grand Pasteur.

Le Gouvernement de la République, la Franche-Comté et l'Alsace s'apprêtent à célébrer en Mai et Juin 1923, en présence du Président de la République et des délégués les plus éminents de la Science — par des fêtes et réjouissances publiques — celui qui restera une des grandes gloires de la France et de l'Humanité.

Le génie scientifique du grand Français a été et sera toujours exalté.

Mais ce sera honorer pieusement sa mémoire, ce sera respecter un de ses sentiments les plus profonds et les plus intimes, que d'associer la *Jeunesse des Écoles* à ces belles commémorations, en lui faisant

connaître les vertus de l'homme de bien et le grand modèle moral que fut Pasteur.

Ce sera aussi faire œuvre de propagande française que de présenter à nos amis de l'étranger, accourus pour les fêtes de Mai et Juin 1923, le noble portrait de celui qui a incarné, à un si haut degré, les qualités de la race Française en même temps que celles du génie humain.

C'est pour répondre à ces préoccupations que la Librairie d'Éducation Nationale offre à tous les chefs d'établissements et à tous ceux qu'intéressent l'éducation de la Jeunesse et le rayonnement du génie Français, une étude sur les Vertus Morales du Génie et de l'Œuvre de Pasteur, conférence faite au Théâtre Municipal de Besançon le 28 Décembre 1922, et dédiée par l'auteur à la Jeunesse des Écoles

PUBLICATIONS ALCIDE PICARD

Paris, Avril 1923

Mes jeunes Amis,

Pendant cette période, sur tous les points de la France et de l'univers civilisé, on commémore le centième anniversaire de la naissance d'un homme illustre, véritablement immortel, car il vivra toujours dans la mémoire des hommes et dans le cœur des mères de famille attendries et reconnaissantes ; d'un homme qui a multiplié nos ressources et nos richesses, qui a diminué nos souffrances et fait reculer la mort. A mesure que les hommes deviendront plus instruits, leur admiration pour lui ne fera que s'accroître : on célèbrera toujours, et de plus en plus, Pasteur comme un éternel bienfaiteur.

Mais s'il est un endroit où le centenaire de cette glorieuse naissance doit être commémoré avec une reconnaissance infinie, c'est bien dans nos écoles, dans nos lycées et collèges, où sa vie doit offrir à la jeunesse studieuse, sur qui reposent les espoirs du Pays, le plus beau des exemples qui puisse lui être proposé.

C'est honorer pieusement la mémoire du grand Pasteur que de vous offrir sa vie en exemple, car s'il fut un sentiment vivace et profond chez lui c'est bien l'amour de la jeunesse et le désir de lui être utile.

Ramener cette existence à quelques traits essentiels, choisis et présentés dans toute leur signification morale et éducative, c'est encore s'inspirer d'une

pensée de Pasteur qui recommandait d'étudier, de méditer la vie des grands hommes, et parmi eux, avec plus de prédilection, plus d'intimité et partant, plus d'efficacité, la vie des enfants du pays, les enfants de la Ville, de la Commune ou de la Province. « Il souhaitait, écrit son éminent biographe[1], qu'il y eût, en dehors des villes, soit dans une école, soit sur la place d'une commune ou d'un hameau, le portrait, le buste d'un enfant du pays qui se serait illustré. Il y aurait ainsi, sur divers points de France, des leçons d'hommes comme il y a des leçons de choses. Les enfants auraient une première initiation à une vie supérieure. Un éclair de gratitude, un rayon d'idéal traverseraient les plus obscurs cerveaux ».

C'est ce vœu du grand Pasteur que je voudrais réaliser encore une fois aujourd'hui, après tant d'autres. C'est cette première initiation à une vie supérieure que je voudrais commencer avec vous, même avec les plus jeunes pour qui je saurai me faire aussi simple, aussi clair, aussi accessible que possible ; c'est cet éclair de gratitude que je voudrais voir briller dans vos yeux, c'est enfin ce rayon d'idéal que je serais trop heureux de faire descendre sur vos jeunes têtes et dans vos jeunes cœurs qui en seront, j'ose l'espérer, embrasés pour la vie entière.

---

(1) Son gendre, M. Vallery-Radot, l'éminent auteur de *La Vie de Pasteur*, (Paris, Hachette, 1900), œuvre impérissable comme la vie et l'œuvre mêmes qu'elle glorifie avec la scrupuleuse impartialité de l'historien et l'émotion attendrie d'un véritable fils. La présente causerie lui doit sa documentation.

C'est dans cet esprit que je parlerai simplement des *Vertus morales du Génie et de l'Œuvre de Pasteur,* en m'efforçant de laisser parler Pasteur lui-même toutes les fois que cela sera possible.

Vertus scolaires - Piété filiale - Amitiés - Reconnaissance envers ses maîtres - Premières manifestations de la bonté et du désintéressement.

Je voudrais tout d'abord que même les plus jeunes d'entre mes auditeurs voulussent bien se représenter que le grand Pasteur a été un enfant comme eux, et que, comme eux, à Dôle, à Arbois, à Besançon, il est allé à l'école et au collège, il a eu des parents à chérir et à écouter, des devoirs à faire, des leçons à réciter, et que, comme eux, il s'est amusé avec la jolie et précieuse insouciance de leur âge.

On répète assez souvent que Pasteur enfant n'a pas été dès le début un élève prodige ni même brillant, mais simplement un enfant sérieux, appliqué, méditatif, se révélant seulement par des qualités moyennes.

Il se pourrait que la modestie de Pasteur se prolongeant, pour ainsi dire, dans l'exactitude scrupuleuse de son biographe ait contribué à accréditer ce jugement que j'estime, quant à moi, un peu trop strict. Car il résulte de deux pièces du dossier de l'élève Pasteur que nous conservons pieusement dans nos Archives, qu'il a compté

parmi les meilleurs élèves du Collège royal de Besançon. Voici le texte de ces deux lettres :

I — Lettre du Proviseur du Collège royal de Besançon, M. Répécaud, au Recteur : « J'ai l'honneur de vous transmettre la pétition que M. Pasteur père adresse au Ministre. Il sollicite en faveur de son fils, élève de Philosophie, une bourse au Collège royal de Besançon. Ce jeune homme, actuellement pensionnaire libre, a toujours tenu une conduite très régulière et suit avec succès ses différents cours. » 6 avril 1840.

II — Lettre du Recteur, M. Carbon, au Ministre: « J'ai l'honneur de vous adresser une demande de bourse au Collège royal de Besançon pour le jeune Pasteur, déjà pensionnaire dans cet établissement. Cet élève âgé de 17 ans et demi se destine à l'Ecole Normale : il est actuellement en Philosophie, dans laquelle il tient un rang distingué. Pour se préparer aux fonctions de l'enseignement, il voudrait pouvoir prolonger le temps de ses études, et la fortune de son père ne peut seconder ce louable désir. M. le Proviseur m'assure que c'est, sous tous les rapports un des sujets les plus distingués de son collège : j'ose donc le recommander d'une manière spéciale à votre haute bienveillance qu'il mérite complètement. »

Voilà un Proviseur et un Recteur qui ont eu de la clairvoyance.

Nous ignorons si la requête fut agréée. Mais

nous retiendrons que la vie du grand Franc-Comtois, la vie du grand Français, la vie d'un des plus illustres bienfaiteurs de l'Humanité, a débuté modestement, sur une plate-forme à votre hauteur, mes enfants, par une vie scolaire régulière, appliquée, et que le Recteur de Besançon le qualifiait, avec son Proviseur, « *sous tous les rapports*, un des sujets les plus distingués du Collège ». Ce n'est pas ainsi qu'un administrateur (et je crois m'y connaître) parle d'un élève simplement « moyen et régulier ».

Vous retiendrez donc ce premier fait, mes chers enfants, et vous constaterez que, pour se rendre utile à son pays et mériter la reconnaissance de ses concitoyens, il faut, avant tout, commencer par remplir ses premiers, ses petits et plus simples devoir d'écolier, de collégien ou de lycéen.

Dès cet âge-là, Pasteur vous donne un autre exemple : il a aimé ses parents ! Aimer ses parents ne consiste pas seulement dans les mille gentillesses qui donnent tant de charme à la vie familiale, aimer ses parents c'est leur obéir, c'est travailler, c'est imiter leurs vertus. Pasteur eut, au plus haut point, ce souci : — à la mort de son père survenue en 1865, il écrivait à ses enfants : « Je lui dois tout. Jeune il m'a éloigné des mau-
« vaises fréquentations et m'a donné l'habitude
« du travail et l'exemple de la vie la plus loyale
« et la mieux remplie. » Onze ans plus tard, en 1876, il écrira à la première page d'un de ses ou-

vrages : « A la mémoire de mon père, ancien militaire sous le premier Empire, chevalier de la Légion d'Honneur. Plus j'ai avancé en âge, mieux j'ai compris ton amitié et la supériorité de ta raison. Mes efforts sont le fruit de tes exemples et de tes conseils. »

Enfin le 14 juillet 1883, on apposa solennellement une plaque commémorative, à Dôle, rue des Tanneurs, sur la modeste maison natale de Pasteur, auprès de laquelle nous sommes tous allés, hier, en corps, accomplir un pieux pélerinage. Le jour de la cérémonie, Pasteur était présent. En proie à une émotion poignante, il murmura ces mots admirables qui figurent dans tous les recueils de nos écoles et que nos petits écoliers ont appris par cœur et qui le seront toujours tant qu'il y aura des écoles et des écoliers : « Oh ! mon père et ma mère ! Oh ! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout ! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu

avais l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au-delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant, le soir, quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine qui te rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'aprendre la grandeur de la France.

« Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison. »

Cette explosion de tendresse et de reconnaissance, indices d'un cœur élevé et généreux, nous fait comprendre et admirer ce que fut la vie morale intense qui alimentait et réchauffait le foyer familial de Pasteur. Entré à l'Ecole Normale Supérieure, il continuait, malgré l'éloignement, de recevoir les rayons réconfortants de ce foyer et d'y renvoyer tous ceux de son affection. On attendait impatiemment ses lettres à Arbois, comme lui-même attendait celles de son père ou de ses sœurs. « Tes sœurs comptaient les jours, lui écrit son père. Voilà 18 jours ! disaient-elles, Louis n'a jamais tant tardé. N'est-il au moins pas malade ? C'est un grand bonheur pour moi, ajoutait le père, de voir l'attachement que vous vous portez. Puissiez-vous toujours être ainsi. »

Le jeune et laborieux Normalien connaissait les regrets de son père qui souffrait de certaines lacunes de son instruction. Il devenait parfois le répétiteur de son père : « C'est surtout, lui écrivait-il, pour que tu puisses servir de professeur à Joséphine que je t'envoie ce que tu me demandes. » Les devoirs qu'il envoyait étaient parfois assez ardus. Et le bon père lui écrit, le 2 janvier 1845 : « J'ai passé deux jours sans comprendre un problème que j'ai trouvé, après, très simple. Quand il s'agit d'apprendre pour faire le maître ce n'est pas peu de chose... Joséphine ne veut pas se casser la tête. Néanmoins, je promets que cela ira de façon à ce que tu sois content d'elle aux vacances prochaines. » Et son biographe nous apprend que le père, penché sur un gros cahier, s'attardait souvent le soir à étudier des règles de grammaire, à résoudre des problèmes, à répondre à son Louis.

Ah ! Messieurs, attardons-nous encore à contempler ce délicieux spectacle ! N'est-ce pas dans cette vie de famille intense, dans cet échange de sentiments et d'affection, que devrait naître, se développer, cette sensibilité exquise, cette bonté débordante, qui donnera bientôt à l'œuvre de Pasteur sa caractéristique éminente ? Que l'exemple du foyer familial de Pasteur enfant inspire aux pères et aux mères qui m'écoutent le noble souci d'en imiter les vertus, les préoccupations morales ; et à vous, mes jeunes amis, la ferme

volonté d'y puiser une règle de conduite, et une réserve d'énergie morale.

C'est la famille qui doit initier l'enfant à la vie morale et à la loi du travail. C'est elle qui doit être le premier creuset où se fond et s'élabore sa jeune personnalité. C'est de là que l'enfant doit partir avec une première provision de principes et d'habitudes, avec l'énergique vouloir de témoigner à ses parents une affection active par le travail et le perfectionnement incessant. On ne fait rien de beau, rien de grand, rien de durable, sans cette première initiation. C'est le grand Pasteur qui nous l'a dit lui-même, c'est sa vie, c'est son œuvre qui nous le démontrent ! Ce n'est pas la moindre de ses vertus ni la moindre des leçons morales que sa vie vous offre.

Faut-il insister, après cela, sur un autre trait de sa nature intime ? sur ses amitiés fidèles, comme celle qu'il voua à son ami d'enfance, à son compatriote Chappuis, professeur de philosophie au lycée de Besançon, puis Recteur à Dijon ? Faut-il insister sur la reconnaissance, toute filiale, qu'il voua à certains de ses maîtres, notamment au grand chimiste Dumas ? Qui pourrait lire sans émotion cette belle page où, en juin 1882, alors que, âgé de 60 ans, après avoir atteint les hauts sommets de la gloire, il aimait à rappeler ce qu'il devait à ses maîtres, comme il rappelait à Dôle ce qu'il devait à ses parents ! Debout, la tête baissée, le regard mouillé de larmes, écrit son bio-

graphe, Pasteur écoutait Dumas en délégation à l'Ecole Normale Supérieure lui dire : « Mon cher Pasteur, il y a quarante ans, vous entriez comme élève dans cette maison. Dès vos débuts, vos maîtres avaient prévu que vous en seriez l'honneur, mais nul n'eût osé prévoir quels services éclatants vous étiez destiné à rendre à la science, au pays, au monde. » Et Pasteur de répondre : « Mon cher maître, il y a quarante ans, en effet, que j'ai le bonheur de vous connaître et que vous m'avez appris à aimer la science et la gloire. J'arrivais de la province. Après chacune de vos leçons, je sortais de la Sorbonne transporté, et souvent ému jusqu'aux larmes. Dès ce moment, votre talent de professeur, vos immortels travaux, votre noble caractère, m'ont inspiré une admiration qui n'a fait que grandir avec la maturité de mon esprit. »

C'est le propre des grands esprits de proclamer ce qu'ils doivent à leurs maîtres. Cet attachement à ses amis et à ses professeurs, la confiance qu'il eut en eux, la noble ambition de marcher sur leurs traces en s'inspirant de leurs exemples et de leurs vertus, fut un autre des traits caractéristiques de la nature morale de Pasteur depuis sa première jeunesse jusqu'à ses derniers jours. Et c'est une nouvelle leçon qui se dégage pour vous de cette belle et magnifique existence.

Remplir tous ses devoirs d'écolier, aimer ses parents et leur témoigner une reconnaissance active, chérir ses amis, contenter ses maîtres, tous

ces traits révèlent, dès le début, la formation morale de la nature du grand Pasteur, sur un premier fonds de bonté qui va se manifester de plus en plus.

Je parlerai bientôt de la bonté de Pasteur, mais je voudrais ici, et comme par anticipation, esquisser les premières manifestations de cette qualité morale qui devait devenir bientôt chez lui une vertu dominante et parfois sublime.

Sait-on assez que Pasteur, âgé de 18 ans, modeste surveillant d'internat au Collège royal de Besançon, et y gagnant royalement 24 francs par mois, se reprochait d'être seul de sa famille à s'instruire et qu'il offrit de payer l'éducation de sa jeune sœur Joséphine dans un pensionnat de Lons-le-Saunier. Il écrivait : « Cela me serait « très facile en donnant des répétitions. J'ai déjà « refusé d'en donner à plusieurs élèves à 20 et « 25 francs par mois. J'ai refusé parce que je « n'ai pas trop de temps à mettre à mon travail. »

Sait-on assez que Pasteur, âgé de 21 ans, et élève de 1re année à l'Ecole Normale Supérieure, consacrait une partie de sa liberté du jeudi à donner une leçon de physique, bénévole, non rétribuée, aux élèves de la pension Barbet ? « Je suis content, lui écrivait son père, de te voir donner des leçons chez M. Barbet... Il en a si bien agi avec nous que je tenais beaucoup à te voir à même de lui prouver ta reconnaissance Sois donc toujours très complaisant pour lui. Non seulement tu le dois pour toi, mais tu le

dois aussi pour d'autres. Cela l'engagera à se conduire ainsi qu'il l'a fait pour toi, envers quelques jeunes gens studieux qui peut-être sans lui auraient leur avenir compromis. » Combien ce père et ce fils étaient dignes l'un de l'autre !

Sait-on assez enfin que, à 26 ans, en demandant en mariage la fille du Recteur de Strasbourg, au lieu de faire valoir toutes ses ressources, mais restant dans cette minute critique ce qu'il avait toujours été et ce qu'il devait être toute sa vie : un cœur bon et désintéressé, il écrit à son futur beau-père : « Ma famille est dans une position « aisée, mais sans fortune. Je n'évalue pas à plus « de 50.000 francs ce que nous possédons ; et « quant à moi, je suis décidé depuis longtemps « à laisser intégralement à mes sœurs tout ce « qui me reviendra en partage. Je n'ai donc au- « cune fortune. Tout ce que je possède, c'est une « bonne santé, un bon cœur et ma position dans « l'Université. » Cette santé, ce bon cœur, cette vaste intelligence allaient, dans peu d'années, faire gagner des milliards à la France, au Commerce et à l'Industrie dans tous les pays ; allaient sauver des milliers de vies humaines ; c'était une fortune morale qui devait bientôt enfanter, non pour lui, mais pour son pays et l'humanité entière, des ressources immenses que sa générosité et son sublime désintéressement considéraient négligemment pour ne penser qu'au bien fait autour de lui, aux souffrances soulagées, aux morts évitées !

Sensibilité - Enthousiasme - Bonté

Vous ne connaîtriez de la vie de Pasteur que ces traits, mis en lumière, que vous pourriez déjà, mes jeunes amis, trouver en lui un modèle d'action, un guide de conduite des plus attirants, des plus sympathiques et même des plus accessibles : car ce premier portrait vous le montre assez près de vous par l'âge, par la jeunesse et la fraîcheur des impressions. Mais ces traits ne sont, pour ainsi dire, que la première ébauche de sa nature intime et de son génie. Il nous reste encore à faire bien des découvertes.

Cet homme qui a eu sa vie durant, tant à souffrir de la contradiction ; qui se révoltait devant les négations stériles, entêtées, systématiques ; cet homme qui était si sûr de la vérité et de l'exactitude de ses expériences et de ses conclusions, apportait dans la discussion une vivacité, un emportement opiniâtres. Et jamais, à le voir si vif, si tenace, on n'aurait soupçonné la délicatesse de sa sensibilité, et sa bonté immense !

Son disciple préféré, le Dr Roux, que l'Institut Pasteur a toujours le grand bonheur de posséder comme directeur, disait un jour : « L'œuvre de

Pasteur est admirable, elle montre son génie, mais il faut avoir vécu dans son intimité pour connaître toute la bonté de son cœur ».

Un trait de sa première enfance vous le fera connaître sous son vrai jour : alors que ses petits camarades d'Arbois aimaient à prendre des petits oiseaux au piège, lui, au contraire, se détournait avec horreur de ce spectacle : la vue d'une alouette blessée lui faisait mal.

A son premier séjour à la pension Barbet (1839), il fut pris du mal du pays et, sous peine de voir se déclarer une grave maladie, son père dut venir le prendre et le ramener à Arbois. Trois ans plus tard, en octobre 1842, à 20 ans, son énergie et sa volonté, déjà fortement trempées, ne furent plus vaincues, comme à 17 ans, par la sensibilité, et il resta à la pension Barbet dont il fut l'élève le plus solide, le plus sûr.

Six ans plus tard, en 1848, au milieu de ses recherches sur le dimorphisme, il s'enthousiasma pour la République. Il s'enrôle avec ses camarades et il écrit à ses parents : « Je vous écris du poste du chemin de fer d'Orléans où je suis garde national... Je suis très heureux d'avoir été à Paris aux journées de février et d'y être maintenant encore. Je quitterais Paris avec regret en ce moment. Ce sont de beaux et de sublimes enseignements que ceux qui se déroulent ici sous les yeux... et s'il le fallait je me battrais avec courage pour la sainte cause de la République. »

Tous ces traits de la nature émotive de Pasteur adolescent et jeune homme n'ont rien de miraculeux ni d'exceptionnel et je suis bien persuadé, mes jeunes amis, que placés dans les mêmes conditions que lui, vous auriez, comme lui, vibré d'un enthousiasme juvénile, profond et spontané.

Mais voici quelques traits qui paraissent moins communs et qui révèlent un être de sentiment, qui sent profondément les choses et s'y donne corps et âme : ceux d'entre vous qui ont poussé leurs études assez loin, et ceux surtout qui sont déjà à l'Université, savent quel fut le point de départ des études de Pasteur sur les cristaux et avec quelle ténacité il s'acharna sur le problème (on pourrait dire l'énigme) posé par Mitscherlich. Un jour il fait une supposition qui devait résoudre l'énigme. Il fait l'expérience. Alors, « ému, « le cœur battant, l'œil anxieux, écrit son bio« graphe, il observe dans l'appareil de polari« sation et s'écrie : « Tout est trouvé. » Son pre« mier saisissement fut tel qu'il ne put remettre « l'œil à l'appareil. Il sortit brusquement du labo« ratoire. C'était un peu comme Archimède. Ren« contrant un préparateur de physique dans un « corridor de l'Ecole Normale il l'embrassa... et « l'entraîna au Luxembourg pour lui expliquer « sa découverte... Jamais joie plus vive, plus « débordante, n'éclata sur les lèvres d'un jeune « homme. »

A ces grands élans d'enthousiasme succédait

une période d'accablement. Sa mère mourut subitement d'une attaque d'aploplexie (28 mai 1848). Frappé en plein cœur, Pasteur ne pouvait plus travailler. Il restait plongé dans les larmes, il gardait un silence obstiné. Pendant des semaines, sa vie intellectuelle fut comme suspendue.

Sa nature émotive, pleine d'élan, de générosité et d'ardeur, se révéla en maintes autres ciconstances : à Strasbourg il fut reçu, avec ses camarades, chez le Recteur, M. Laurent, qui était adoré de tous ces jeunes professeurs pour son esprit de justice et de bienveillance. Dans une soirée intime, Bertin, compatriote et grand ami de Pasteur, disait de lui : « C'est un piocheur comme on en voit peu, rien ne le distrait de son travail. » Il en fut distrait cependant par un véritable coup de foudre qui devait décider de sa vie et en faire à la fois le bonheur, le charme et la sécurité morale : Quinze jours seulement après son arrivée, Pasteur demanda au Recteur, officiellement, sa fille en mariage, dans des termes d'une délicatesse et d'une loyauté que vous avez déjà appréciées. Ce timide, ce réservé, cachait un cœur aux impulsions rapides, mais profondes et durables. Il se reprocha cependant d'avoir, à l'occasion de cette demande en mariage, un peu trop abandonné le laboratoire, et il poussait, le 3 avril 1849, ce cri adorable de candeur et de sincérité : « Et moi qui aimais tant mes cristaux ! » Rassurez-vous, il devait y revenir et aller plus loin...

Sa fièvre, son impétuosité allaient se manifester dans la recherche d'un acide, l'acide racémique, indispensable à ses études sur les tartrates. Il écrit à son père : J'ai appris chez M. Thenard « qu'il y a un fabricant d'Allemagne qui obtient « de nouveau de l'acide racémique. J'ai aussitôt « conçu le projet d'aller le voir, lui et ses pro- « duits, et d'étudier à fond l'origine de ce singu- « lier corps. » J'irai jusqu'à Trieste, disait Pas- « teur, j'irai jusqu'au bout du monde. Il faut « que je découvre la source de l'acide racémique, « que je suive les tartres jusqu'à leur origine. »

Il demande une mission. Il s'adressera s'il le faut au Président de la République (nous sommes en 1849) : « C'est une question, disait-il, que la « France doit tenir à l'honneur de voir résolue « le plus tôt possible par un de ses enfants. » A noter ce mot : il reviendra souvent sous la plume de Pasteur ou sur ses lèvres à chacune de ses découvertes, car il pense toujours à la prospérité, à la gloire de son pays, comme cela apparaîtra plus clairement encore par la suite.

Le voilà donc parti en Allemagne, courant de ville en ville, de fabrique en fabrique, bousculant tous les obstacles, écrivant à sa femme des lettres qui ressemblent à s'y méprendre à celles d'un grand général lancé dans une guerre de conquêtes, avec des alternatives d'espoir et de déceptions. « Jamais trésor, écrivait un spirituel chroniqueur de l'époque, jamais beauté adorée

ne fut poursuivie à travers plus de chemins et avec plus d'ardeur. » Il arriva enfin à son but et lança ce télégramme où se montre à nu sa belle nature émotive et vibrante : « Monsieur, « Biot, Collège de France, Paris. Je transforme « l'acide tartrique en acide racémique. Communi- « quez, je vous prie, à MM. Dumas, Senarmont. »

Ceux qui aujourd'hui ne s'intéressent qu'aux télégrammes de courses ou de boxes, auront de la peine à comprendre la joie intense, l'émotion profonde, enveloppées dans ce télégramme, véritable bulletin de victoire qui devait avoir sur les recherches ultérieures de Pasteur des conséquences incalculables.

Cette nature ardente, toute de premier jet, vibrante d'enthousiasme, avait comme assise fondamentale la bonté, la vraie bonté qui se représente les soucis et les souffrances d'autrui, qui les éprouve, qui en souffre, et qui, sortant d'elle-même, dans un beau mouvement d'abnégation et de dévouement travaille à les calmer, à les soulager, à les faire disparaître, à en empêcher le retour.

Cette qualité maîtresse, cette vertu morale qui donne à la vie tout son prix, notre grand Pasteur l'a possédée au plus haut degré, à tel point que l'on peut dire que sa vie entière fut une succession d'actes de bonté destinés à éviter à son pays des pertes d'argent, à calmer les inquiétudes

des mères, à soulager l'humanité souffrante et désarmée devant la maladie et la mort.

Ce sont ces magnifiques exemples de bonté que je voudrais placer en pleine lumière afin que vous puissiez, mes jeunes amis, en imprégner votre sensibilité, votre imagination, votre cœur, et vous en inspirer dans votre conduite présente et future, et dans vos rêves d'avenir.

Pour bien comprendre la suite chronologique des faits que je vais rappeler rapidement, il ne faudra pas oublier que Pasteur, tout d'abord chimiste, est passé peu à peu à la biologie et à la physiologie par l'étude des fermentations. Il faut également savoir que, le 30 janvier 1866, l'Académie des Sciences lui décerna le prix de physiologie expérimentale. Ce fut le plus grand physiologiste de l'époque, Claude Bernard, le meilleur juge en la matière, qui fut chargé du rapport : il rappela les expériences de Pasteur relatives à la fermentation alcoolique, à la fermentation lactique et à la fermentation de l'acide tartrique. Il insista sur le grand intérêt physiologique des résultats obtenus et signala, avec une clairvoyance admirable, la tendance physiologique de plus en plus visible dans les recherches de Pasteur.

C'est ce qui explique que lorsqu'on eut besoin des lumières d'un savant pour étudier certains phénomènes mystérieux, certaines maladies con-

tagieuses, épidémiques, ce n'est ni à un physiologiste ni même à un médecin que l'on eut recours, mais bien à Pasteur et à lui seul. Ce qui indiquait bien à la fois que ses études sur les manifestations élémentaires de la vie étaient déjà connues et inspiraient la plus large confiance.

Il inspirait confiance et par l'autorité de son nom et par sa réputation d'homme bon et généreux que les infortunes d'autrui ne sauraient laisser indifférent.

A chaque appel c'était toujours la même façon de procéder, la même façon d'accepter : on lui indique le mal, on lui fait envisager les pertes éprouvées ou les souffrances endurées. Et lui de se dire : Le devoir m'appelle, j'accours. J'accours pour élucider un mystère, pour éviter des pertes à mon pays et contribuer à le faire plus grand, plus riche, plus prospère. Car on verra mieux par la suite que ces trois préoccupations chez Pasteur : Science — bonté — patriotisme — étaient inséparables.

Le premier appel vient de son maître préféré, le grand chimiste Dumas, originaire du Gard, département où depuis tant d'années la culture du ver à soie était en honneur, et était aussi une source de richesse. Richesse compromise par une maladie mystérieuse et redoutable qui s'était déclarée vers 1847 et durait encore en 1865. C'était 100 millions de francs par an compromis ! Dumas le conjure d'accourir pour éviter la ruine du

pays. Pasteur répond avec sa modestie et aussi sa conscience habituelles : « Votre proposition me jette dans une grande perplexité ; elle est assurément très flatteuse pour moi, son but fort élevé, mais combien elle m'inquiète et m'embarrasse ! Considérez, je vous prie, que je n'ai jamais touché un ver à soie... Toutefois... disposez de moi. » Peu après, le 17 mai 1875, Dumas lui écrit encore : « Je mets un prix extrême à voir votre attention fixée sur la question qui intéresse mon pauvre pays ; la misère dépasse tout ce que vous pouvez imaginer. »

Pasteur accourt et, pendant 5 ans d'études opiniâtres, acharnées, arrive à découvrir la cause du mal, puis le remède, et assure de nouveau la prospérité de l'industrie de la soie non seulement dans le Gard, mais encore en Italie, en Autriche, en Chine, au Japon...

Ce fut un bonheur pour la science française et pour l'humanité en général que cet appel de Dumas, car Pasteur, pressé par la nécessité, aiguillonné par sa bonté, fit, dans cette étude, l'application d'une méthode qu'il ne devait pas tarder à généraliser. Il s'engageait ainsi progressivemen sur la route qui devait le conduire bientôt à ses plus grandes découvertes.

Mais n'oubliez pas le point de départ : Pasteur avait ressenti profondément les souffrances des populations cévenoles et c'était pour les soulager

qu'il avait accepté une mission pour laquelle il ne se croyait pas préparé.

Et à l'origine de tous les appels qui vont lui être adressés, au cours de sa laborieuse et opiniâtre existence, vous trouvez toujours un élan de son cœur, une tristesse profondément ressentie en présence de la souffrance d'autrui, et le besoin impérieux de la soulager. Qui aurait pu prévoir que cette part du cœur dans le progrès des sciences allait rénover la physiologie, la médecine et la thérapeutique ?

On eut recours à lui pour la maladie des vins, pour la fermentation du vinaigre. Le procédé sauveur, qui porte son nom, la Pasteurisation, consiste, vous le savez, à porter le vin et le vinaigre à 55°, ce qui les préserve des végétations et des germes qui les altèrent. Après l'avoir exposé dans une grande conférence à Orléans (11 novembre 1867), il ajoutait ce mot qui montre bien ses préoccupations où la recherche du vrai, le souci d'éviter des pertes et le besoin de travailler au bien public étaient intimement unis : « Rien n'est plus agréable aux hommes voués à la carrière des sciences que d'accroître le nombre des découvertes ; mais quand l'utilité pratique de leurs observations est immédiat, leur joie est au comble. »

Après le vin, après le vinaigre, après les vers à soie, on l'appelle aussi pour la bière. La bière ! Pasteur n'ignorait pas la supériorité incontesta-

ble de l'Allemagne dans cette fabrication. Il voulut affranchir la France du tribut qu'elle payait à l'Allemagne. Il se rendit à Chamalières près de Clermont, puis à Lille, et là, armé de ses méthodes et du microscope, il découvrit aussitôt les vices de fabrication, et indiqua les vrais procédés scientifiques d'une sûreté infaillible.

Sur ce point encore il fut guidé par une pensée généreuse : enrichir son pays, et même les autres, mais en créant chez eux une dette morale envers un savant de France qui serait en fin de compte payée à la France. « Il faut refaire des amis à notre chère France », ne cessait-il de répéter.

Après la bière, le charbon. Le charbon ! maladie terrible qui lui prit, comme celle des vers à soie, plusieurs années d'études, d'expériences, d'épreuves et de contre-épreuves. Il en vint à bout et fit regagner au pays de Beauce les millions qu'il perdait annuellement.

Après le charbon, la fièvre puerpérale qui provoquait dans les Maternités de véritables hécatombes. Après la fièvre puerpérale, le choléra des poules ; puis c'est la peste, puis le rouget du porc ; puis la fièvre jaune ; enfin la rage dont je parlerai plus spécialement dans un instant.

Dans cette lutte ardente, obstinée, contre tous les fléaux qui désolent l'humanité ou entravent sa prospérité matérielle, Pasteur; semblable aux grands héros mythiques des légendes grecques et

orientales, s'avance d'un pas sûr et infatigable : « J'ai la foi et le feu sacré encore pour longtemps », écrit-il le 3 mai 1880.

Mais ce n'est pas seulement à l'origine de toutes ses recherches qu'on trouve un mouvement de son cœur, un acte de bonté et de dévouement aux intérêts d'autrui, c'est aussi, c'est surtout dans l'application de ses découvertes. Là il ne laisse à personne le soin d'agir, de prouver, et de contrôler. Le premier levé, le dernier couché, il est présent à tout, met la main à tout, il se dépense, il se multiplie, c'est la Bonté même, vivante, agissante, qui enfante des miracles.

Ici, il faudrait tout citer. Mais puisque je m'adresse à la jeunesse des écoles, puisque je lui dédie cette causerie, acte de reconnaissance pour le grand homme dont nous commémorons aujourd'hui le centenaire, je me bornerai à un seul fait, mais combien significatif, combien émouvant : la recherche du microbe de la rage, la guérison des petits Meister et Jupille, la mort, hélas ! de la petite Pelletier, enfants comme la plupart d'entre vous, vous les comprendrez mieux et vos mères aussi ! Vous verrez par le simple exposé des faits les trésors inépuisables de bonté qui débordaient du cœur de ce savant, sensible, impressionnable, vibrant, et bon comme jamais on ne l'avait été !

Pour bien comprendre son acharnement su-

blime dans cette recherche, il faut savoir que depuis longtemps Pasteur rêvait d'appliquer à l'humanité, et à la guérison de ses maux, les splendides découvertes qu'il avait faites, et les admirables résultats obtenus dans le monde de l'animalité. Mais l'on verra aussi ses angoisses, les mouvements tumultueux de son cœur, ses insomnies, le tremblement de ses mains, quand il s'agira d'opérer sur l'homme, que dis-je ? sur un enfant ! C'est là que vous verrez le mieux briller d'un pur éclat, cette bonté dont je voudrais vous donner une idée exacte, complète, chaude et lumineuse !

Sachez bien que de toutes les recherches entreprises par votre illuste compatriote, celles relatives à la rage ont duré le plus longtemps, lui ont donné le plus de soucis, mais aussi ont excité chez lui la plus noble ardeur. Au début de 1884, âgé de 62 ans, déjà fatigué, toujours surmené, il était tourmenté de l'idée d'appliquer ses découvertes à l'homme : « Ce serait bien finir », disait-il ! Retenez bien ce mot. Mais comprenez bien aussi ses scrupules : le 19 septembre, il faisait télégraphier en Angleterre : « Impossible encore opérer sur l'homme. Transport de virus atténué, impossible aujourd'hui. » Le 22 septembre, il écrivait à l'empereur du Brésil : « Votre Majesté a la bonté de me parler de mes études sur la rage... Je n'ai rien osé tenter jus-

qu'ici sur l'homme, malgré ma confiance dans le résultat... Je veux réussir d'abord une foule de succès sur les animaux. A cet égard les choses marchent bien. Mais il me semble que la main me tremblera quand il faudra passer à l'espèce humaine ! »

Répétons ensemble ce mot : « Il me semble que la main me tremblera quand il faudra passer à l'espèce humaine ! » Comme il dépeint bien les scrupules, les souffrances de l'homme de cœur qui modère les audaces tranquilles du savant sûr de son fait.

Un moment il pense à faire des expériences d'inoculation, puis de vaccination, sur des condamnés à mort et il le propose à l'Empereur du Brésil.

Il pense toujours aussi aux souffrances horribles des malheureux atteints de la rage, aux mesures barbares par lesquelles on se mettait à l'abri de la contagion : n'allait-on pas jusqu'à étrangler, étouffer entre deux matelas, saigner des quatre membres, les individus, hommes, femmes, jeunes filles atteints de la terrible morsure ? Et Pasteur ne se rappelait-il pas avec terreur, et une indicible souffrance, le spectacle qu'il vit en 1831, à l'âge de 9 ans, dans le Jura ? Un loup enragé mordit sur sa route bêtes et gens. « Pasteur, raconte son biographe, avait vu cautériser au fer rouge, dans la forge située à quelques mètres de

la maison de son père, un habitant d'Arbois nommé Nicole. Les personnes atteintes aux mains et à la tête succombèrent à la rage, quelques-unes au milieu d'atroces souffrances. Dans les communes seules de Villers-Farlay, d'Ecleux et de Mouchard, il y eut huit victimes. Pendant des années on conserva dans toute la région l'effroi de ce loup furieux. »

Il était à ce point pris par la hantise d'épargner à ses semblables une mort affreuse qu'il écrivait, le 28 mars 1885, à son ami Jules Vercel : « Je n'ai pas encore osé traiter des hommes après morsure par chiens rabiques. Mais le moment n'est peut-ête pas éloigné et *j'ai grande envie de commencer par moi* (quel courage sublime !) c'est-à-dire de m'inoculer la rage pour en arrêter ensuite les effets, tant je commence à m'aguerrir et à être sûr de mes résultats. »

Il écrit à son fils le 10 mars : Je continue mes recherches et j'essaie de « m'aguerrir par l'habitude et par la conviction afin de tenter les inoculations préventives sur l'homme après morsure... Mais comme il faut être prudent et ne pas se confier trop tôt aux espérances ! » Le 29 mai il écrit au même : « Dans ces difficiles études, tant que le dernier mot, la dernière preuve décisive ne sont pas acquis, on se trouve fort loin du but. Ce que je voudrais, c'est la possibilité d'*oser* (bien remarquer ce mot !) traiter l'homme mordu sans aucune crainte d'accident quelconque. »

Peut-être vous étonnerez-vous, mes jeunes amis, du soin minutieux que je prends à vous montrer les scrupules de Pasteur. Mais la chose est nécessaire pour vous faire comprendre le rôle du sentiment et de la bonté dans les recherches du savant et en même temps la patience, la persévérance et la ténacité qu'il faut déployer dans les recherches scientifiques avant d'arriver à un but certain. Nouvelle leçon morale que vous n'oublierez pas.

Un événement fortuit vint enfin dissiper les dernières hésitations de Pasteur : un lundi matin, 6 juillet de cette même année 1885, il vit arriver à son laboratoire un petit Alsacien, âgé de 9 ans, Joseph Meister, mordu l'avant-veille par un chien enragé. Il portait 14 blessures. A cette vue l'émotion de Pasteur fut poignante. Q'allait-il faire ? Pouvait-il enfin « oser », « risquer » le traitement par virus atténué qui avait réussi constamment sur les chiens ? Son cœur allait de l'espérance à l'angoisse pour revenir à l'espérance. Il commence la première piqûre le soir même de l'arrivée du petit Meister, et il les renouvela régulièrement. Mais à mesure « que les inoculations « devenaient plus virulentes, écrit son biographe, « l'inquiétude l'envahissait. « Mes chers enfants, « encore une mauvaise nuit pour votre père », écrivait Mme Pasteur. Vous voyez les insomnies de ce savant, de cet homme de cœur. Vous en-

tendrez bientôt, et pour un autre cas, ses pleurs et ses sanglots !

Cependant Pasteur reprend espoir. Il écrit à son gendre : « Mon cher René, Je crois qu'il se « prépare de grandes choses... L'enfant va très « bien ce matin... Il se prépare peut-être un des « grands faits médicaux du siècle, etc...» Dans cette lettre, l'espoir reprend le dessus sur l'angoisse.

Son biographe nous confie : « Espérances infi- « nies, transes, angoisses, idée et sentiment fixes « d'arracher à la mort cet enfant, Pasteur passait « par une série d'émotions diverses, contraires, « aussi intenses les unes que les autres. Il ne « pouvait plus travailler. Toutes les nuits il avait « la fièvre. Ce petit Meister qu'il avait vu jouer « dans le jardin, une brusque vision, dans des « insomnies invincibles, le lui représentait ma- « lade, étouffant de rage. »

Le soir de la dernière inoculation, la plus virulente, la plus redoutable, le petit Meister, après avoir embrassé son « cher Monsieur Pasteur », alla dormir paisiblement. Pasteur passa une nuit cruelle. Cependant il se rassura peu à peu, et il eut bientôt l'assurance que le petit Meister était sauvé et bien sauvé ! Le miracle de la science avait été préparé par le miracle de la bonté.

Après Meister, Jupille, Jupille, votre jeune et

courageux compatriote (1) qui, un jour d'octobre 1885, se jette sur un chien enragé pour sauver cinq de ses petits camarades, bergers comme lui. Le Maire de Villers-Farlay écrit à Pasteur. Celui-ci répond immédiatement : Envoyez-le, je le garderai près de moi et je le sauverai comme j'ai sauvé Meister. Et il le sauva.

Et à partir de ce jour, ce fut un défilé continuel de personnes mordues venant de tous les points de la France, de l'Europe et de tous les continents. Il fallut organiser un service spécial. Pasteur était devenu le sauveur !

Il eut cependant une grande douleur. Le 9 novembre il reçoit un père et une mère qui lui conduisent leur petite fille Louise Pelletier, âgée de 10 ans, mordue le 3 octobre auparavant, c'est-à-dire depuis 37 jours ! Le cas était désespéré. Pasteur fut pris de pitié et d'effroi devant une affreuse plaie à la tête suppurante et sanguinolente. Fallait-il abandonner cette pauvre enfant ? il n'en eut pas la force, sa bonté reprit le dessus et il tenta l'impossible. Hélas ! le mal fut plus fort que la science, plus fort que la bonté, et elle mourut. Et Pasteur de s'écrier devant les pauvres parents désolés : « J'aurais tant voulu sauver votre petite... » Et dans l'escalier il éclata en sanglots...

Il écrivait des lettres charmantes, pleines de

(1) Aujourd'hui âgé de 52 ans et gardien à l'Institut Pasteur, rue Dutot.

douceur et de bonté, aux petits qu'il avait sauvés, Meister, Jupille, Gueyton, et tant d'autres ; il s'intéressait à leurs études, à leurs petits progrès, leur donnait de paternels conseils, et leur demandait de continuer à lui écrire pour le tenir au courant. Applaudissez ces mots de son éminent biographe : « Les tout petits qui ne voyaient en lui qu'un homme très bon se penchant vers eux, devaient plus tard, en se rappelant son visage grave mais au doux sourire, se rendre compte que la science ainsi comprise réunit la grandeur intellectuelle et la grandeur morale. »

Combien d'autres traits seraient à citer ! Je n'en donnerai plus qu'un seul, délicatement rappelé par son biographe : les enfants mordus par un chien enragé, inoculés et piqués régulièrement, se promenaient paisibles et heureux dans les dépendances du laboratoire. « Leurs pleurs « séchés dès le second jour de la piqûre, ils re- « prenait leur insouciance, Pasteur aimait à les « gâter ; il avait toujours pour eux dans un coin « de son tiroir une provision de bonbons et de « gros sous brillants neufs. Une petite fille s'amusa « à faire percer ceux qu'elle avait reçus. Le jour « de son départ, elle s'en fit un collier et courut « embrasser le grand homme comme elle eût « embrassé son grand-père. »

Et ce n'est pas seulement à l'homme ou aux enfants qu'il voulait épargner des souffrances, c'était même aux animaux qui lui servaient de

sujets d'expérience et de vivisection. « On finit par les aimer », disait-il un jour.

Vous voyez maintenant se dessiner exactement devant vous, se détacher sur ce fond de bonté, cette prenante physionomie morale de Pasteur que tant de mères ont bénie et béniront encore dans toute la suite des siècles ! « de son regard « profond et clair, où brillaient le génie et la « bonté, écrit son biographe, plus précieuse en- « core aux hommes que le génie ; de ses lèvres « qui rencontraient, sans les chercher, la puis- « sance et la tendresse des mots, Pasteur savait « consoler ; il pouvait même, tant l'influence de « son affection était douce, soustraire l'esprit d'un « mourant à l'étreinte de la réalité. »

Etonnez-vous après cela de la correspondance extraordinaire de Pasteur avec toutes les nations du globe ! Comme il l'écrivait à son fils en septembre 1885 : « Les personnes les plus inconnues me consultent sur le virus, sur les vers à soie, sur les vaccins du charbon, du choléra humain, du choléra des poules, du rouget, sur la rage, et cela de divers pays d'Europe et d'Amérique. Mes matinées se passent à répondre à tous et à tout. »

Il était devenu comme le sauveur universel, l'homme représentatif par excellence du génie humain et compatissant de la douce France !

Ardeur au travail - Courage
Notion de l'idéal

L'espace mesuré dont je dispose dans cette rapide causerie ne me permet pas de m'arrêter, comme il conviendrait, sur d'autres traits de la physionomie morale de Pasteur. Je dois du moins vous les signaler : ils auront pour vous une puissance d'éducation et d'imitation immédiates, car ils se ramènent à des conseils que Pasteur tout jeune donnait à ses sœurs, que Pasteur dans tout l'éclat de sa gloire donnera plus tard aux étudiants ; enfin ils rappellent des exemples et des actes qui jalonnent toute son existence : je veux parler de son ardeur au travail, de son courage et de la notion de l'infini et de l'idéal qu'il aimait à méditer et à rappeler.

Je ne m'attarderai pas à vous montrer l'ardeur de Pasteur au travail. Il faudrait citer tous les actes de sa vie. Je voudrais simplement vous citer quelques-uns des conseils qu'il donnait.

Voici d'abord un des premiers en date, alors qu'âgé de 18 ans il était surveillant d'internat au Collège royal de Besançon : « Mes chères sœurs,

écrivait-il le 26 janvier 1840, travaillez. Une fois que l'on est fait au travail, on ne peut plus vivre sans lui. D'aileurs c'est de là que dépend tout dans ce monde. »

Plus tard, à 51 ans, en 1873, il disait aux élèves d'Arbois que c'était par « un travail assidu, sans autre don particulier que celui de la persévérance dans l'effort, joint, peut-être, ajoutait-il, à l'attrait de tout ce qui est grand et beau » qu'il avait trouvé le succès dans ses recherches.

Plus tard encore, à 60 ans, fin 1882, quand on lui reprochait de ne pas assez ménager ses forces, il répliquait par ces paroles que je voudrais fixer à jamais dans votre mémoire et dans votre volonté : « Il me semblerait que je commets un vol si je passais une journée sans travailler. »

Au 3e Centenaire de l'Université d'Edimbourg (avril 1884), reçu par les étudiants écossais, il leur dit : « Du plus loin qu'il me souvienne de ma vie d'homme (il avait alors 62 ans), je ne crois pas avoir abordé jamais un étudiant sans lui dire : Travaille et persévère ; le travail amuse vraiment et seul il profite à l'homme, au citoyen, à la patrie. »

Enfin, le 27 décembre 1892, lors de son jubilé, il avait 70 ans, et il y a juste 30 ans aujourd'hui, il dit aux étudiants français, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au milieu d'une assistance d'élite, ces mots désormais célèbres et qui sont dans toutes les mémoires : « Dites-vous

d'abord : « Q'ai-je fait pour mon instruction ? ». Puis à mesure que vous avancerez : « Qu'ai-je fait pour mon pays ? » jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais, que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

Dans cette ténacité, qui ne s'est jamais relâchée ni démentie, résident les éléments essentiels du courage : l'oubli de soi-même, la subordination à un but élevé et, quand il le faut, le mépris du danger.

Ce courage de tous les instants, votre compatriote l'a eu au plus haut degré. Je n'en citerai que deux traits assez peu connus : en septembre 1882, il était accouru à Pauillac près de Bordeaux pour étudier la fièvre jaune : il espérait trouver le microbe de cette maladie dans le sang des malades ou des morts et arriver à le cultiver, en vue de vaccinations ou inoculations préventives ou curatives. Quand on lui parla du danger de contagion, il répliqua vivement « Eh qu'importe ? La vie au milieu du danger, c'est la vraie vie, c'est la grande vie, c'est la vie du sacrifice, c'est la vie de l'exemple, celle qui féconde ! »

Je vous ai déjà dit qu'en mars 1885, n'ayant pas encore osé traiter des hommes par le virus de

la rage atténué il avait « grande envie » de commencé par lui-même, c'est-à-dire de s'inoculer la rage pour en arrêter ensuite les effets. Mais je dois ajouter, pour être complet, que, un ou deux ans auparavant, Pasteur, pour achever ses recherches et vérifier une hypothèse, voulut prélever lui-même dans la gueule d'un chien enragé un peu de bave, afin de la recueillir directement. Il fallut, pour répondre à sa volonté, entraîner hors de sa cage de fer un bouledogue qui écumait, le ligoter, l'étendre sur une table malgré ses soubresauts furieux, et lui tenir la mâchoire entr'ouverte. Les aides parviennent à le maîtriser. Aussitôt Pasteur, un tube effilé entre les lèvres, la tête penchée sur la gueule du chien, aspire quelques gouttes de bave !

Et c'est cet homme, au courage tranquille et froid, que vous avez vu pleurer tout à l'heure en sortant de la chambre de la petite Pelletier parce qu'il n'avait pu la sauver.

Un soir de l'année 1886, invité au Qartier Latin par une société d'éducation populaire, il dit à ses auditeurs, ouvriers avides de s'instruire : « Mon père était ouvrier, lui aussi, et lui aussi avait eu la passion d'apprendre. Il a été mon premier maître, et c'est lui qui a mis en moi l'amour du travail, et pour aiguillon du travail, l'amour de la patrie. Que cette double passion domine toujours votre œuvre ! »

Quand il agitait les grands problèmes de la

destinée humaine, il aimait à s'élever, en philosophe, jusqu'aux hauteurs sereines de la pensée : « Notre pays a grand besoin d'ouvrir à la jeunesse des voies nouvelles qui lui découvrent des horizons plus mêlés de travail sérieux, de moralité, de poésie, avec quelque chose de l'idée divine, du mystère de notre destinée et de la grandeur de la patrie. » Et dans son discours de réception à l'Académie-Française : « Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit ; idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile ! Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini. »

Désintéressement - Patriotisme

Eh bien ! mes jeunes amis, ce n'est pas tout. A ce portrait déjà si riche, à cette physionomie morale déjà si belle, si exceptionnelle, il manque encore deux traits essentiels. Il faut que vous sachiez que cet homme qui aurait pu, avec ses découvertes, gagner des millions et peut-être des milliards, ce grand laborieux n'a pas voulu en retirer un seul centime de profit personnel !

Et de plus, ce savant qui a tant travaillé pour tous les hommes, pour tous les peuples, ce grand Français n'a jamais cessé de penser à la France, sa chère patrie, dont il ne prononçait jamais le nom qu'avec un ton grave et recueilli, à l'exemple de son père, le vieux sergent de l'Empire, il n'a jamais cessé de penser à la France qu'il voulait toujours plus prospère, toujours plus considérée, estimée, admirée !

Le désintéressement et le patriotisme de Pasteur compteront parmi ses vertus morales les plus brillantes, les plus éclatantes, oserai-je dire en ce jour : les plus opportunes et les plus utiles à l'heure présente par leur force éducative ?

Après la grande perturbation apportée par la guerre dans nos habitudes morales, il semble que les idées de désintéressement et de dévouement à l'intérêt public aient subi une éclispe dont nous souffrons amèrement et qui ne sera, espérons-le, que momentanée. Le magnifique et immortel exemple que vous offrent le désintéressement de Pasteur et son dévouement au bien public et à son pays vous apprendront que dans la vie, à côté et au-dessus des valeurs matérielles, il y a place pour les valeurs morales, et ce sont les valeurs morales qui donnent à la vie son plus haut prix.

Et précisément, à l'occasion de son désintéressement, arrêtons-nous un instant sur son désintéressement moral bien connu et qui n'est autre que la modestie. Ici encore il faudrait tout citer dans la vie de Pasteur. Contentons-nous de rappeler qu'il a connu de son vivant les plus grands honneurs et qu'il les a acceptés avec une simplicité dont on connaît peu d'exemples. Il aimait la gloire, non pour lui, mais pour les autres, pour ses collaborateurs et surtout pour la France. Il parcourut succesivement tous les échelons de la Légion d'Honneur. Quand vint en 1881 le Grand Cordon de la Légion d'Honneur, Pasteur y mit une condition. Il exigea, au préalable, que ses deux collaborateurs Chamberland et Roux eussent la croix. « Cette grand'croix, disait-il, ne

trouvera grâce devant moi qu'à ce prix... Ce que je désire surtout, c'est donner à la découverte (la vaccination charbonneuse) cette consécration d'une distinction exceptionnelle à deux jeunes hommes dévoués, pleins de courage et de mérite. » Et quand on vint annoncer à Pasteur, dans son laboratoire, que Roux et Chamberland étaient effectivement décorés et que lui Pasteur était Grand'Croix, ce fut une grande joie. « On s'est embrassé, écrivait Mme Pasteur à ses enfants, on s'est embrassé cordialement au milieu des cochons d'Inde et des lapins. »

Pasteur fut élu successivement dans trois Académies : Sciences, Médecine et Académie Française. Ses remerciements, dans les trois cas, furent empreints de la plus exquise modestie personnelle et d'une belle et noble fierté pour la science sur qui il reportait les honneurs qu'il recevait.

Je ne citerai plus qu'un trait de cet esprit d'abnégation morale, mais combien significatif ! Dans tous les Congrès tenus à l'étranger, à Milan, à Londres, à Genève, à Edimbourg, à Copenhague, partout enfin, il suffisait que l'on sût que Pasteur serait présent pour que l'affluence fût énorme. On s'écrasait littéralement pour voir, entendre, applaudir le grand Français. En août 1881, il alla à Londres représenter officiellement la France. Laissons parler son biographe : « A son arrivée dans l'immense salle de Saint-James qui, depuis

le parterre jusqu'aux galeries supérieures était remplie, comme débordante de spectateurs, un des commissaires, le reconnaissant dès l'entrée, vint le prier de monter sur l'estrade réservée aux membres les plus illustres du Congrès. Pendant qu'il se dirigeait vers les marches de cette estrade, les applaudissements éclatèrent. De toutes parts on poussait des vivats, des hurrahs. Pasteur se retourna vers ses deux compagnons (son fils et son gendre) et leur dit avec un mouvement d'inquiétude ; « C'est sans doute le Prince de Galles qui arrive, j'aurais dû venir plus tôt. » « Mais c'est vous que tout le monde acclame ! » lui dit le Président du Congrès.

Pendant le discours du Président, le nom de Pasteur fut prononcé. Les applaudissements furent tels que Pasteur dut se lever pour saluer cette grande assemblée.

Il écrivit le jour même à Mme Pasteur : « J'étais bien fier intérieurement non pour moi — tu sais ce que je suis devant les triomphes — mais pour mon pays, en songeant que j'étais distingué exceptionnellement au milieu de ce concours immense d'étrangers, d'Allemands surtout, qui sont ici en nombre considérable, bien plus nombreux que les Français. »

Ce désintéressement moral fut égalé chez lui et même surpassé s'il est possible par le désintéressement au sens ordinaire du mot, par l'absence

complète de tout souci pécuniaire ou de tout esprit de profit commercial.

C'est de très bonne heure que se manifesta ce désintéressement de Pasteur. Reçu docteur ès sciences en août 1847, à l'âge de 25 ans, et resté à Paris pour continuer ses travaux de laboratoire, il se privait pour envoyer des surprises et des gâteries à ses sœurs au 1er de l'an. Son excellent père lui écrivait le 1er janvier 1848 : « On vient de recevoir les objets que tu as envoyés. Je laisse tes sœurs te remercier. Pour moi certes, j'aimerais mille fois mieux cet argent dans ta bourse, et de là au restaurant, placé en quelques bons repas où, avec une bonne société, tu te serais bien amusé. Bien peu de parents, mon bon ami, ont le bonheur d'avoir à dire de telles choses à leur fils à Paris. Aussi suis-je satisfait de toi bien au delà de mes expressions. »

Voici un autre trait de cette même année 1848. Je laisse la parole à son biographe : « Un jour que « Pasteur traversait la place du Panthéon, il vit « un rassemblement autour d'une baraque im- « provisée. Les mots : *Autel de la Patrie* resplen- « dissaient. Un voisin lui parle d'offrandes en ar- « gent que l'on peut déposer sur cet autel. Pas- « teur retourne à l'Ecole Normale. Il cherche au « fond de son tiroir et vient déposer tout ce qu'il « possède entre des mains reconnaissantes. » Son père, informé du fait, lui conseilla de faire connaître cette souscription dans les termes suivants :

« Don à la Patrie : 150 francs, par le fils d'un vieux soldat décoré de l'Empereur. L. P., ancien élève de l'Ecole Normale ! »

En 1865, il fit, aux Tuileries, une conférence sur la maladie des vins. Et comme Napoléon III et l'Impératrice s'étonnaient que Pasteur ne songeât pas à tirer un profit très légitime de ses travaux et de leurs applications, il répondit fièrement, pour lui et pour tous les savants français : « En France, les savants croiraient démériter en agissant ainsi. »

Après l'attaque d'hémiplégie du 19 octobre 1868 qui faillit l'emporter et au cours de laquelle, ayant conservé toute sa lucidité, il disait : « Je regrette de mourir : j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays », il ne put conserver sa chaire à la Sorbonne. Cet homme qui avait enrichi son pays, qui allait sauver des milliers de vies humaines, avait dédaigné la richesse. En 1874, Paul Bert, membre de l'Assemblée Nationale, heureux d'être chargé du rapport sur le projet de loi tendant à accorder à Pasteur une récompense nationale, rappelait le désintéressement des hommes de science et ajoutait ces mots : « Il y va de l'honneur et de l'intérêt des nations que la vie de ces hommes soit non seulement admirée, mais enviée... La récompense demandée consiste en une pension viagère de 12.000 francs ; cette

somme représente à peu près les émoluments de la chaire de Sorbonne que la maladie force M. Pasteur à abandonner. Elle est bien modique, lorsqu'on la compare surtout avec la valeur des services rendus. Votre Commission regrette que l'état de nos finances ne lui permette pas d'en élever le chiffre. Mais elle pense que les résultats économiques et hygiéniques des découvertes de M. Pasteur seront prochainement si considérables que la nation française trouvera juste d'augmenter plus tard le témoignage de sa reconnaissance envers lui et envers la science dont il est l'un des plus glorieux représentants. »

Retenez bien le mot du grand physiologiste anglais Huxley : « Les découvertes de Pasteur suffiraient à elles seules pour couvrir la rançon de guerre de cinq milliards payés par la France à l'Allemagne en 1870. »

Retenez encore ceci : non seulement Pasteur ne voulut rien toucher pour ses immortelles découvertes, mais encore, dès que l'Institut Pasteur élevé par souscription nationale et internationale fut inauguré en 1888, il décida, et ses disciples, Chamberland et Roux, décidèrent avec lui d'abandonner à l'Institut les produits de la vente en France des vaccins découverts dans le laboratoire.

Grâce à ce désintéressement, ces vaccins, sauveurs de tant d'existences, furent, et sont encore restés, à des prix modiques, accessibles à toutes les bourses, et utilisés bien souvent, gratuitement, dans les dispensaires et les maternités.

Pasteur a bien été et il restera toujours un des plus grands bienfaiteurs de l'Humanité !

Mais il fut aussi un ardent patriote. Le patriotisme de Pasteur est heureusement très connu et même très populaire, si j'ose dire, dans nos écoles où l'on connaît très exactement sa virulente protestation du 18 janvier 1871 contre les bombardements de Paris par les Prussiens.

Mais ce qui est moins connu, c'est la forme constante, persévérante, de son patriotisme étroitement associé chez lui à la recherche désintéressée du vrai et aux applications utilitaires de la science.

Dès ses premières études sur la maladie des vins et celle des vers à soie, il ne cachait pas sa joie de contribuer par ses recherches et leurs applications à la richesse nationale.

Un des premiers en France, il réclamait des crédits pour les laboratoires de recherches : « Ce sont, disait-il avec éloquence, les temples de l'avenir, de la richesse et du bien-être. C'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure. » Et il souffrait de l'infériorité de la France, sur ce point, par rapport à l'Allemagne.

Il fut un des premiers à stimuler le grand ministre Duruy pour donner aux professeurs français « les instruments de travail nécessaires pour rivaliser avec leurs émules d'Outre-Rhin. »

Sa grande préoccupation après l'attaque d'hémiplégie du 19 octobre 1868 fut le chagrin profond, non de mourir, mais de disparaître avant d'avoir donné sa mesure : « Je regrette de mourir ; j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. »

La guerre de 1870-71 lui causa des peines morales terribles. Il écrivait à son élève Raulin le 17 septembre 1870 : « Oh que nous avions raison, nous autres savants, de regretter la misère du département de l'Instruction Publique ! La cause vraie de tous nos malheurs actuels est là. Ce n'est pas impunément, on le reconnaîtra peut-être un jour, qu'on laisse une grande nation déchoir intellectuellement... Nous portons la peine de 50 années d'oubli profond des sciences, des conditions de leur développement, de leur immense influence sur la destinée d'un grand peuple et de tout ce qui aurait pu aider à la diffusion des lumières... Je m'arrête. Tout cela me fait mal... Je voudrais que la France résistât jusqu'à son dernier homme, jusqu'à son dernier rempart... Chacun de mes travaux jusqu'à mon dernier jour portera pour épigraphe : Haine à la Prusse. Vengeance, Vengeance... »

Le 5 février 1871, un des premiers obus prussiens s'enfonça dans le jardin de l'Ecole Normale Supérieure. Un autre éclata en pleine ambulance de l'Ecole. On retrouva le culot de l'obus entre deux lits. Les drapeaux blancs à croix rouge de Genève ne protégèrent pas davantage le Val de Grâce, le Panthéon, le Muséum d'Histoire Naturelle. Ces drapeaux guidaient le tir des Prussiens ! Pasteur bondit de douleur. Il se rappela le diplôme de docteur de la Faculté de Médecine de l'Université de Bonn qui lui avait été décerné en 1868. Ce parchemin devint odieux à son patriotisme douloureux. Il écrivit immédiatement au Doyen de cette Faculté, le 18 janvier 1871, ces lignes qui sont dans toutes les anthologies de nos écoles et qu'il convient de relire ensemble, dans cette commémoration : « ... Aujourd'hui la vue de ce parchemin m'est odieuse, et je me sens offensé de voir mon nom... se trouver placé sous les auspices d'un nom voué désormais à l'exécration de ma patrie, celui du roi Guillaume... J'obéis à un cri de ma conscience en venant vous prier de rayer mon nom des archives de votre Faculté et de reprendre ce diplôme en signe de l'indignation qu'inspirent à un savant français la barbarie et l'hypocrisie de celui qui, pour satisfaire un orgueil criminel, s'obstine dans le massacre de deux grands peuples. »

Les savants français, dignes descendants de

Pasteur, ont eu, en 1914-1915, le même cri d'indignation et de révolte !

On connaît moins la réponse du Doyen. La voici: « Le soussigné, Doyen actuel de la Faculté de Médecine de Bonn, est chargé de répondre à l'insulte que vous avez osé faire à la nation allemande dans la personne sacrée de son auguste empereur, le roi Guillaume de Prusse, en vous envoyant l'expression de tout son mépris. Dr Maurice Naumann. P.-S. Voulant garantir ses actes contre la souillure, la Faculté vous envoie ci-joint votre libelle. »

En bon Franc-Comtois, Pasteur rispota par ces mots : « J'ai l'honneur de vous faire savoir, M. le Doyen, qu'il est des temps où l'expression de mépris, dans la bouche des sujets prussiens, équivaut, pour un cœur vraiment français, à celle de *virum clarissimum* que vous me décerniez naguère... Vous me parlez de souillure. Elle est, elle sera, jusque dans les temps les plus reculés, pour la mémoire de ceux qui ont commencé le bombardement de Paris alors que la capitulation par la famine était inévitable, et qui ont continué cet acte sauvage, quand il fut devenu évident pour tous qu'il n'avancerait pas d'une heure la reddition de l'héroïque cité. »

Et peu après il disait à ses élèves : « Que vous êtes heureux d'être jeunes et bien portants ! Oh ! que n'ai-je à recommencer une nouvelle vie

d'étude et de travail ! Pauvre France, chère patrie, que ne puis-je contribuer à te relever de tes désastres ! »

Il y contribua dans toute la mesure que vous savez : par d'immortelles découvertes qui ont fait acclamer le nom de Pasteur dans tous les congrès scientifiques tenus en France, et surtout à l'étranger où il était considéré comme l'incarnation de la France généreuse, laborieuse, désintéressée, supérieure dans toutes les sciences. Il y contribua en créant dans tous les pays, comme il le voulait expressément, des débiteurs à l'égard de la France qui répandait généreusement autour d'elle les bienfaits de ses recherches et de ses découvertes.

Rappelons ici les paroles, désormais célèbres, qu'il prononça à Copenhague, en 1884 : « La science n'a pas de patrie, ou plutôt la patrie de la science embrasse l'humanité... Mais si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit avoir la préoccupation de tout ce qui peut faire la gloire de sa patrie. Dans tout grand savant vous trouverez toujours un grand patriote. La pensée d'ajouter à l'honneur de son pays le soutient dans ses longs efforts ; l'ambition de voir la nation à laquelle il appartient prendre ou garder son rang le jette dans les difficiles mais glorieuses entreprises du savoir qui amènent les vraies et durables conquêtes. »

Un an auparavant, un jour d'avril 1883, il avait

dit à l'Académie de Médecine : « Je ne me consolerais pas que la grande découverte de l'atténuation des virus-vaccins ne fût pas une découverte française. »

Enfin plus tard, en 1888, à l'inauguration de l'Institut Pasteur, il exprima sa pensée dans un raccourci saisissant de précision et de netteté : « Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une. »

De ce patriotisme supérieur qui veut la grandeur de la patrie dans la supériorité des œuvres bienfaisantes de l'esprit, Pasteur a été la plus haute personnification. Il est resté et il sera éternellement une des gloires les plus pures de la France par les vertus morales de son génie, par sa bonté agissante, par son désintéressement et son dévouement fécond au bien public, — enfin par toutes les vertus morales d'une œuvre immortelle.

Son œuvre, œuvre de paix, d'amour et d'humanité

Est-il bien utile maintenant de parler longuement des vertus morales de l'œuvre de Pasteur ? Cette œuvre ne se présente-t-elle pas déjà, d'elle-même, à vos yeux comme une œuvre de paix, d'amour, d'humanité ?

Demandons à Paul Bert, qui fit, en 1883, un second rapport à la Chambre des Députés pour faire augmenter, sur l'initiative du Gouvernement de la République, la récompense nationale offerte au grand Pasteur, demandons à cet éminent physiologiste de nous résumer l'œuvre de Pasteur et ses incalculables conséquences : il la ramène à trois grandes découvertes :

1° Chaque fermentation est le produit du développement d'un microbe spécial.

2° Chaque maladie infectieuse est produite par le développement dans l'organisme d'un microbe spécial.

3° Le microbe d'une maladie infectieuse, cultivé dans certaines conditions déterminées, est

atténué dans son activité nocive ; de virus il est devenu vaccin.

Quelles sont les conséquences de chacune de ses découvertes, les conséquences connues et contrôlées jusqu'à ce jour ?

Comme conséquences pratiques de la première découverte, Pasteur a donné les règles de la fabrication du vinaigre et de la bière, et il a montré comment on peut préserver la bière et le vin contre les fermentations secondaires qui les amènent à l'aigre, à l'amer, et s'opposent à leur transport et même souvent à leur conservation sur place.

Comme conséquences pratiques de la seconde découverte, Pasteur a donné des règles à suivre pour mettre les troupeaux à l'abri des contaminations charbonneuses et les vers à soie à l'abri des maladies qui les détruisaient. Les chirurgiens, d'autre part, sont arrivés, en prenant cette découverte pour guide, à faire disparaître à peu près complètement les érysipèles et les infections purulentes qui, jadis, amenaient la mort de tant d'opérés.

Comme conséquences pratiques de la troisième découverte, Pasteur a donné les règles à suivre pour préserver, et a effectivement préservé, les chevaux, les bœufs et les moutons de la maladie charbonneuse qui en tuait chaque année en France, avant sa découverte, pour une vingtaine de millions de francs ! Le rouget, le choléra des

poules, enfin la rage, la terrible rage, ont été définitivement vaincus.

Mais cette œuvre, pour si belle qu'elle soit, n'était encore qu'un commencement : après les inoculations préventives qui rendent l'homme et les animaux réfractaires à la maladie, allaient apparaître les sérums thérapeutiques qui guérissent ceux qui sont déjà atteints. Et ce sera la lutte contre la diphtérie, le croup sinistre et cruel, terreur des mères (1) ; contre la typhoïde ; et contre bien d'autres maladies qui ne tardèrent pas, elles aussi, à être vaincues. Car, on ne saurait trop le répéter, les découvertes et les méthodes pastoriennes enfantent chaque jour quelque nouveau progrès, et l'imagination la plus hardie ne saurait entrevoir une limite à cette prodigieuse et éternelle fécondité.

Comment ne pas souscrire aux paroles vraiment prophétiques d'un médecin qui, entouré de 32 de ses confrères, fêtait un jour, en 1883, Pasteur, ce savant qui, n'étant pas médecin, avait pourtant rendu à la médecine de si grands services ! Le Dr Fleys lui disait : « Les voies sont ouvertes désormais à vos contemporains et à vos successeurs. Ils n'ont plus qu'à suivre et peuvent marcher en toute sûreté... Ce que la mécanique céleste doit à Newton, ce que la chimie doit à

(1) Pasteur vécut assez longtemps pour connaître les recherches rigoureuses, les découvertes sûres et les méthodes admirables du Dr Roux qui a su vaincre la terrible maladie (1893).

Lavoisier, ce que la géologie doit à Cuvier, ce que l'anatomie générale doit à Bichat, la physiologie à Claude Bernard, — la pathologie et l'hygiène le devront à Pasteur... Unissez-vous à moi, concluait l'orateur, unissez-vous à moi, mes chers confrères, et buvons à la gloire de l'illustre Pasteur, au précurseur de la médecine future, au bienfaiteur de l'humanité. »

Bienfaiteur de l'humanité, oui il l'a été, et il le sera toujours.

Rappelez-vous qu'à la base de chacune de ses recherches nous avons trouvé un élan du cœur, un mouvement de compassion pour les pertes matérielles subies, pour les souffrances physiques et morale endurées, et l'ardent désir, l'opiniâtre volonté de réparer les unes, d'atténuer et peu à peu de faire disparaître les autres.

Œuvre humaine, mais éminemment française, comme l'a voulu son créateur, française par la bonté qui l'inspira, française par le patriotisme qui la fit prospérer, française par tous les actes d'amour, de pitié, de commisération qu'elle a réalisés.

Faites le compte des bénéfices accumulés par cette œuvre, faites le compte des vies sauvées dans les hôpitaux et ambulances de la récente guerre, dans les Maternités de France et du monde entier ; des vies sauvées à l'Institut Pasteur et dans ses diverses succursales, grâce aux méthodes pas-

teuriennes, et vous arriverez à un chiffre qui vous confondra d'étonnement et d'admiration.

Mais qu'est-il besoin de chiffres ici ? Au-dessus des froides et muettes statistiques s'élève et domine le chœur enthousiaste et passionné des pères, des mères, des frères et sœurs, qui entonne l'hymne de la reconnaissance infinie qui célèbre et célèbrera, autour du nom du grand Comtois et du grand Français, sur tous les points du globe et dans toute la suite des siècles, les sublimes vertus d'une œuvre de Bonté, de Paix et d'Amour.

CONCLUSION DE LA CAUSERIE FAITE EN FRANCHE-COMTÉ

MES JEUNES AMIS,

PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE,

Et vous tous qui avez bien voulu écouter et même applaudir, — ce n'est pas moi que vous avez applaudi, ce n'est pas ma voix que vous avez entendue. Vous avez applaudi les paroles du grand Pasteur, vous avez entendu sa grande voix vous conseiller le travail, le courage, la bonté, le désintéressement, le patriotisme, en un seul mot : *Le Devoir*.

Sa voix se fait entendre en ce moment, je vous l'ai déjà dit, sur tous les points de la France, et même de l'Univers civilisé.

C'est ici à Besançon, c'est dans votre chère province, en Franche-Comté, qu'elle doit être le mieux écoutée, le mieux suivie.

Vous avez l'honneur, ne l'oubliez jamais, d'être nés sur le même sol que Pasteur ; de respirer le même air ; de contempler les mêmes horizons ; de suivre les mêmes études presque dans les mêmes établissements, à l'abri des mêmes murs.

Vous devez donc à sa grande et immortelle mémoire, vous vous devez à vous-même de méditer les leçons de sa vie, de vous imprégner de ses fortifiants exemples, et de les imiter dans toute la mesure de vos forces.

Et vous, Mesdames, vous, les mères tendres et attentives, vous, les pères actifs et énergiques, n'oubliez jamais l'exemple du père et de la mère de votre illustre compatriote. Faites en sorte qu'un jour, au moment où vos fils auront à jeter un coup d'œil attendri et reconnaissant sur leurs premières années, celles où se façonnent les cœurs, les esprits et les volontés, au foyer familial, par l'exemple de parents conscients de leurs devoirs et de leurs responsabilités, faites en sorte, — faites que vos fils puissent dire de vous ce que disait Pasteur de ses parents dans une explosion d'émotion et de reconnaissance que vous avez déjà admirée.

Faites-le, et vous aurez donné à la France, à votre chère Province, des enfants laborieux, à la volonté énergique et utile, au cœur élevé et désintéressé, des hommes de Devoir, de vrais fils de France et de Franche-Comté !

Besançon, 28 Décembre 1922

CÉRÉMONIE DE DÔLE

QUELQUES PENSÉES DE PASTEUR SUR LES UNIVERSITÉS RÉGIONALES ET L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

MESSIEURS,

L'Université de Besançon aime à se voir parée du titre d'Université Franc-Comtoise qui répond si bien à ses efforts persévérants et à ses aspirations régionales. Aussi est-ce pour elle une véritable récompense, un honneur même, auquel elle attache le plus grand prix, que d'avoir été invitée à ce titre à une solennité imposante d'un caractère régional et franc-comtois si marqué.

Soyez félicité, M. le Maire, pour votre si heureuse initiative ; soyez remercié, au nom de l'Université et des quatre départements de Franche-Comté compris dans son ressort, pour votre cordiale et si opportune invitation.

C'est qu'en effet, Messieurs, votre illustre compatriote, le grand Pasteur, n'est pas seulement un grand savant et un bienfaiteur éternel de l'Hu-

manité, il a été aussi — et il aimait à le rappeler — un Universitaire et un partisan convaincu, énergique, des Universités régionales, avant même que l'idée en ait été conçue, avant même que le mot en eût été prononcé ou la chose réalisée.

En ce jour solennel, c'est être fidèle à sa pensée, c'est rendre à sa mémoire le plus filial des hommages que de faire entendre dans la gravité respectueuse et recueillie de cette Assemblée sa grande voix sur ces belles et nobles questions.

Dès l'année 1867 il faisait savoir à son Ministre Duruy et à l'Empereur lui-même que ses recherches risquaient d'être interrompues faute de moyens matériels. « Je voudrais trouver — écrivait-il — dans les dépendances d'un laboratoire assez spacieux un emplacement où l'installation des expériences pût avoir lieu commodément et sans danger pour la santé... Le temps est venu, concluait-il, d'affranchir les sciences expérimentales des misères qui les entravent. »

Peu de temps après, en cette même année 1867, il avait préparé pour le *Moniteur*, Journal officiel de l'Empire, un article sensationnel intitulé : *Le Budget de la Science*, article qui ne fut pas accepté, vous le pensez bien, mais qu'il publia en brochure. En voici le passage essentiel : « Les conceptions les plus hardies, les spéculations les plus légitimes ne prennent un corps et une âme

que le jour où elles sont consacrées par l'observation et l'expérience. Laboratoires et découvertes sont des termes corrélatifs. Supprimez les laboratoires, les sciences physiques deviendront l'image de la stérilité et de la mort. Elles ne seront plus que des sciences d'enseignement, limitées et impuissantes, et non des sciences de progrès et d'avenir. Rendez-leur les laboratoires et avec eux reparaîtra la vie, sa fécondité et sa puissance. Hors de leurs laboratoires, le physicien et le chimiste sont des soldats sans armes sur le champ de bataille... Les laboratoires sont les temples de l'avenir, de la richesse et du bien-être. C'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure. » Après avoir rappelé l'œuvre, déjà considérable à cette époque, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique et de l'Italie, il demande :

« Et la France ? La France n'est pas encore à l'œuvre. »

Dans une lettre peu connue, mais heureusement relevée par son éminent et scrupuleux biographe, il souhaitait que les villes et leurs régions fussent intéressées aux travaux et à la prospérité de leurs établissements scientifiques : « Il faudrait — et retenez bien ces paroles — il faudrait, par les dénominations d'Université de Paris, de Lyon, de Strasbourg, de Montpellier, de Lille, de Bordeaux et de Toulouse, formant par leur faisceau

l'Université de France, introduire entre les cités et leurs établissements d'Enseignement supérieur quelques-uns des liens qui rattachent les Universités allemandes aux localités qu'elles honorent. » Il traçait nettement dans ces lignes la silhouette des Universités Régionales qui ne devaient être créées que 30 ans plus tard en 1897.

Nous faisons-nous illusion ? mais il me semque si la vie du grand Franc-Comtois se fût prolongée jusqu'à nos jours, et s'il eût été témoin des efforts de votre Université pour s'adapter aux besoins locaux et régionaux, il eût certainement encouragé ces efforts et reconnu en eux les fruits directs et légitimes de sa pensée.

Cette pensée, il l'a exprimée pendant les heures tragiques de 1870-1871. Nous tenons à la rappeler. Car si elle fut utile à cette époque pour exciter, galvaniser, les efforts scientifiques de la France vaincue, peut-être le sera-t-elle encore plus aujourd'hui pour diriger les efforts encore hésitants de la France victorieuse. Que tous s'inspirent de cette noble et fière conception qui fait de la science et du haut enseignement une des forces vitales d'une nation, d'où il résulte, en conséquence, qu'on ne doit jamais lui marchander, et pour quelque motif que ce soit, encouragements, subventions et moyens d'extension.

Nous sommes heureux d'exprimer ces vœux devant l'éminent Président de la Commission de

l'Enseignement du Sénat[1] et de remercier la Commission, le Parlement entier et le Gouvernement pour les précieux encouragements que les Universités Régionales ont déjà reçus de leur sollicitude éclairée et qui nous font espérer, pour un prochain avenir, de nouvelles marques de protection efficace.

Voici donc ce qu'écrivait douloureusement le grand Pasteur, le 17 septembre 1870 : « Oh ! que nous avions raison, nous autres savants, de regretter la misère du département de l'Instruction Publique ! La cause vraie de tous nos malheurs actuels est là. Ce n'est pas impunément, on le reconnaîtra peut-être un jour, mais bien trop tard, qu'on laisse une grande nation déchoir intellectuellement... Nous portons la peine de 50 années d'oubli profond des sciences, des conditions de leur développement, de leur immense influence sur la destinée d'un grand peuple et de tout ce qui aurait pu aider à la diffusion des lumières. »

Il publia à Lyon, *dans le Salut Public*, des pages qu'il faudra toujours méditer. Remarquez d'abord ce titre, dont vous sentirez toute l'angoisse quand vous saurez qu'il date de l'année terrible : février 1871 : « Pourquoi la France n'a pas trouvé d'hommes supérieurs au moment du péril. » Plus tristes encore sont les remarques qu'il présente : « La France a vécu sur son passé, se croyant toujours grande par les découvertes de

(1) M. Victor Bérard, Sénateur du Jura.

la Science, parce qu'elle leur devait sa prospérité matérielle, mais ne s'apercevant pas qu'elle en laissait imprudemment tarir les sources alors que des nations voisines, excitées par son propre aiguillon, en détournaient le cours à leur profit et les rendaient fécondes par le travail, par des efforts et des sacrifices sagement combinés. » Il précisait sa pensée par une constatation douloureuse : « Tandis que l'Allemagne multipliait ses Universités, qu'elle établissait entre elles la plus salutaire émulation, qu'elle créait de vastes laboratoires dotés des meilleurs instruments de travail, la France... ne donnait qu'une attention distraite à ses établissements d'instruction supérieure. »

Il concluait par ces belles lignes prophétiques, toujours vraies et toujours d'actualité : « La culture des sciences, dans leur expression la plus élevée, est peut-être plus nécessaire encore à l'état moral d'une nation qu'à sa prospérité matérielle. »

Il illustrait cette belle pensée par des remarques d'une vérité saisissante : « Les grandes découvertes, les méditations de la pensée dans les arts, dans les sciences et dans les lettres, en un mot les travaux désintéressés de l'esprit dans tous les genres, les centres d'enseignement propres à les faire connaître, introduisent dans le corps social tout entier l'esprit philosophique ou scientifique, cet esprit de discernement qui soumet

tout à une raison sévère, condamne l'ignorance, dissipe les préjugés et les erreurs. Ils élèvent le niveau intellectuel, le sentiment moral ; par eux, l'idée divine elle-même se répand et s'exalte. »

Quelques années plus tard, en 1876, se trouvant en Italie à un congrès il prononça des paroles mémorables : « De tous les peuples, celui-là sera toujours le premier qui marchera le premier par les travaux de la pensée et de l'intelligence... Nous, Français, courbés sous la douleur de la patrie mutilée, montrons une fois de plus que les grandes douleurs peuvent faire surgir les grandes pensées et les grandes actions. »

A la fin de sa carrière scientifique, à l'inauguration de l'Institut Pasteur, le 14 novembre 1888, songeant toujours à l'Enseignement Supérieur, il fait entendre cette belle formule : « Si cet enseignement ne convient qu'à un petit nombre, c'est de ce petit nombre, de cette élite que dépendent la prospérité, la gloire et, en dernière analyse, la supériorité d'un peuple. »

Enfin, remerciant le Gouvernement, les Pouvoirs publics et son pays tout entier, il laissa déborder son cœur : « La France nous a donné à pleines mains... La voilà donc bâtie cette grande maison. Toutes les vertus se sont cotisées pour élever cette demeure du travail... » Et il conclut par ces lignes remplies d'une noble sérénité, que l'on peut considérer comme son testament spirituel : « Deux lois contraires semblent aujourd'hui

en lutte : une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille ; et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent. L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires, celle-là sacrifierait des centaines de mille d'existences à l'ambition d'un seul. La loi dont nous sommes les instruments cherche, même à travers le carnage, à guérir les maux sanglants de cette loi de guerre. Les pansements inspirés par nos méthodes antiseptiques peuvent préserver des milliers de soldats. Laquelle de ces deux lois l'emportera sur l'autre ? Dieu seul le sait. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la science française se sera efforcée, en obéissant à cette loi d'humanité, de reculer les frontières de la vie. »

Belles et réconfortantes pensées où se trouvent unies et confondues les deux préoccupations dominantes du grand Franc-Comtois : la recherche ardente et désintéressée du vrai, le développement et la gloire de la Patrie par la Science et le haut enseignement. Science et Patrie conduisant à la paix, à la concorde, aux sentiments d'humanité.

Quand donc, Messieurs, le Parlement et les Pouvoirs publics se préoccupent d'assurer à l'En-

seignement Supérieur ses moyens d'existence et de développement continu ; — quand cet enseignement a l'ambition d'être comme le foyer des énergies intellectuelles du pays, le réservoir des découvertes qui se répandent par mille canaux dans toutes les parties de l'activité nationale ; — quand les Universités régionales, et en particulier celle de Besançon que vous aimez à appeler avec raison l'Université Franc-Comtoise, se préoccupe, par des réalisations méthodiques, effectives et progressives, de s'adapter aux besoins locaux et régionaux, de prendre véritablement une physionomie Franc-Comtoise ; — quand enfin les pouvoirs locaux et régionaux, et en particulier les Assemblées Electives du Jura et du Doubs, soit publiques soit privées, accordent à l'Université de Besançon encouragements et subventions — tous, sans exception, tous, Messieurs, nous sommes guidés et inspirés par une seule et même pensée : celle du Grand Pasteur.

Dans une pensée d'admiration filiale et de solidarité spirituelle, l'Université Franc-Comtoise prend l'engagement de rester toujours fidèle aux grandes directions tracées par Pasteur qui a été et sera toujours notre guide. Nous nous plaçons avec respect sous sa haute et puissante tutelle.

Dôle, 27 *décembre* 1923.

CENTENAIRE DE PASTEUR

CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BESANÇON

Séance extraordinaire du 28 décembre 1922

Membres de droit	: M. ALENGRY, Recteur, Président, MM. CHAUDIER et CLOCHÉ, Doyens, MM. LEBEUF et PRIEUR, Directeurs,
Membres élus	: MM. VERNIER et WAHL, Lettres, MM. PARMENTIER et EBERHARDT, Sciences, M. le Dr BAIGUE, Médecine.
Membres nommés par le Recteur *(décret du 31 juillet 1920)*	: MM. Pierre PEUGEOT, Président du Conseil Général, Ch. KRUG, Maire de Besançon, E. CUSENIER, Président de la Société d'Agriculture.
Secrétaire	: M. SUFFREN.

Réuni en séance extraordinaire le 28 décembre 1922, avant la séance publique et solennelle tenue au Théâtre, le Conseil de l'Université de Besançon a voté, à l'unanimité, l'Adresse suivante et a chargé son Président d'en donner lecture en séance publique, et d'en faire envoi à la famille Pasteur et à l'Institut Pasteur :

Le CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ rappelle que le grand Pasteur est né, a fait ses études secondaires et

commencé ses études supérieures, dans le ressort universitaire de Franche-Comté.

Il rappelle également que notre illustre compatriote n'est pas seulement un grand savant, créateur de méthodes scientifiques au développement indéfini, bienfaiteur éternel de l'Humanité, mais qu'il a été aussi, comme il aimait à le rappeler, un Universitaire, un partisan énergique, convaincu, du haut Enseignement et des Universités Régionales ;

Que, en conséquence, à toutes les raisons de s'associer avec une allégresse reconnaissante à l'hommage rendu à la mémoire du grand Français dans toutes les Universités de France et de l'Univers civilisé, l'Université de Besançon, jouissant d'un privilège dont elle est justement fière, doit joindre des raisons locales et régionales encore plus puissantes pour faire entendre ses sentiments d'admiration filiale et de reconnaissance scientifique,

Décide d'exprimer à la famille du grand Patriote et du grand Comtois ses sentiments d'affectueuse et profonde reconnaissance,

A l'Institut Pasteur et à son éminent Directeur ses vœux de prospérité scientifique, pour la grandeur de la France et le plus grand bien de l'Humanité.

Prend l'engagement de s'inspirer de plus en plus des grandes et salutaires idées de Pasteur, dans son adaptation persévérante et continue aux besoins Régionaux ; et place ses modestes travaux sous le patronage de son grand nom et sous la tutelle de son génie bienfaisant.